

CLAIRE M. LÉONARD

Jean Nuage

une histoire



Claire M. Léonard

Jean Nuage, une histoire

© Claire M. Léonard, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9969-1

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Jiluk

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon fils
À mon père
À Claire (l'autre Claire)

Aux rêves
À l'absurde
Au rire

Jean Nuage

Jean Nuage menait une vie d'expiation à la périphérie de la ville. Une structure en grillage tenue sur un cadre en bois lui tenait lieu d'ailes, il ne volait guère loin avec, il planait. Il vivait là avec ses compagnons au milieu des détritiques d'un vieux poulailler abandonné.

Des êtres étranges, parfois maquillés, les lèvres rouges et en forme de cœur, ceux-là s'offraient en pâture sexuelle à des eunuques. Les eunuques formaient une bande dont Jean avait pris la défense. Ces bandes dont il était l'avocat étaient constituées de travestis en manque d'hormones, de jeunes filles dont la peau du corps était une fourrure, noire en haut, blanche en bas. Elles portaient un revolver de côté. Mais elles étaient attaquées de toutes parts et elles avaient besoin d'aide. Le racisme envers elles était un fléau. Il fallait les sauver. Jean en avait fait sa mission. Il était appelé à comparaître au Tribunal de la cité pour témoigner.

Il rassemble alors ses compagnons d'infortune : eunuques, métis, êtres abandonnés car rescapés de la science expérimentale, marginaux de toutes sortes, rejetés des nantis... tous se rassemblent derrière lui et ils partent en groupe au tribunal.

Avec ses ailes Jean a de l'allure et cette troupe bariolée impressionne. Ils sortent de leur repère et descendent en ville. Ils vont revendiquer le droit de vivre. À leur tête Jean et ses ailes en grillages !

Quel tableau ! La foule qui s'est assemblée le long des rues au bruit du cortège, s'écarte pour les laisser passer et certains commencent à applaudir. Des yeux noirs se retournent sur les applaudissements qui ne cessent pas pour autant. Ainsi le cortège grossit et à son arrivée au tribunal c'est une véritable manifestation.

Le temps s'assombrit soudain et quelques gouttes d'eau saumâtre commencent à tomber du ciel. Il faut dire qu'avec toute cette pollution la pluie n'est pas bienfaisante ni bienfaitrice. Elle est acide et redoutée. La foule se disperserait-elle ? Pas pour si peu malgré l'espoir des gardiens du tribunal qui ont parmi eux un maître du temps, celui-ci déclenche la pluie mais aussi la foudre. Il a déclenché cette pluie nuisible. Mais c'est sans connaître le pouvoir de Jean. Jean Nuage est un maître du temps bien plus puissant, son nom lui vient directement des éléments. Une lutte au-dessus de la voûte céleste s'engage, Jean avait bien remarqué la manœuvre, il sait qu'il n'est pas le bienvenu surtout accompagné de la sorte.

Mais un gardien du tribunal n'est pas un juge et il n'a aucune chance face à la justice. Il ne fait qu'asseoir son pouvoir de maître du temps et cette manœuvre est mal vue car contraire à la Loi qui se veut équitable. Le juge Eden a tout observé.

Jean avance suivi de sa meute, on peut dire ça car des dents apparaissent. Tous ces êtres laissés pour compte ont des ressources. Leur probité morale ressort lorsqu'il faut défendre leurs droits. Les ailes de Jean commencent à battre l'air et le soleil apparaît soudain, éblouissant, divin, écrasant.

Les dents rentrent dans les bouches et les sourires les remplacent sur les visages des êtres bafoués mais qui avancent toujours. Ils ont rendez-vous de toutes façons ils seront reçus, présents à l'audience et ils pourront témoigner comme le juge Eden le leur a signifié.

Eden est un juge renommé. Non qu'il se soit fait apprécié pour ses succès et son vrai caractère équitable comme tous juges devrait avoir, mais parce qu'il gêne, je vous le donne en mille ! Il est incontournable.

Un juge équitable, qui connaît ses dossiers et qui a l'esprit si large que l'Océan pourrait s'y engouffrer. Jean Nuage aime le juge, il l'apprécie, il sait qu'il est de son côté... Que nenni Jean, ne te fourvoies pas, je ne suis pas de ton côté, je suis du côté de la Justice, ce qui n'est pas pareil, tu n'y es pour rien, tu es toi et ton existence est un droit, c'est tout, c'est la Loi.

La petite troupe, qui n'est pas si petite, et à présent augmentée de pas mal de badauds qui se sont reconnus au passage, entre dans le tribunal. Le gardien qui a échoué dans sa tentative de faire la pluie est plus sombre qu'un ciel d'orage. Il les regarde passer en ruminant une vengeance. Il frappe du coude son collègue qui à son tour frappe son voisin, tous ses donnent le mot, à la première occasion ils montreront à ce bachi-bouzouk qui est le plus fort. C'est noté, c'est dans les dossiers.

Il en faut plus pour impressionner Jean qui lit dans leurs mauvaises pensées. Ses grandes ailes balaient l'espace, les femmes en fourrure leur envoient des sourires en forme d'anus, ce qui excite ces malandrins.

— Un peu de tenue messieurs dames, clame un greffier

— Nous apparaissions, déclame Jean si bien entouré

Ils sont impressionnants. Le personnel du tribunal est sidéré, des comparus en si grande tenue c'est inhabituel. À tel point que les policiers de faction entonnent un chant discret pour accompagner la troupe qui entre dans le prétoire. Les policiers sont là en faction, au cas où un incident aurait lieu. L'incident est proche mais quoi de mieux que la musique pour l'éviter. Eliette Zal est la chef

policière, on l'a souvent envoyée remettre les pendules à l'heure dans le fief de Jean. Elle n'a rien contre cette population honnie du bon peuple, aujourd'hui elle est heureuse que le juge Eden les ai enfin convoqués afin qu'ils puissent plaider leur cause.

Elle chante, elle chante maintenant un très beau chant ancien que ses collègues mâles reprennent de leurs voix graves. Les badauds qui se sont ajoutés à la troupe des prévenus ne regrettent pas leur initiative. Ils se sentent enfin en de bonnes mains. Ils ne savaient certainement pas qui était Eliette, ni que des policiers pouvaient chanter, surtout pour accompagner l'entrée de prévenus dans un tribunal. Le chant s'amplifie donc de leurs voix, timides au début puis prenant de plus en plus d'ampleur.

— La musique est un formidable remède aux tensions dit à voix basse un vieil homme dans la foule.

Les gardiens qui cherchent des noises, qui n'ouvrent pas leurs esprits, sont cloués de rage. Un des policiers sort un harmonica, et un autre bat la mesure avec sa matraque sur le bureau de bois.

Tous sont entrés à présent. L'audience va pouvoir commencer.

C'est le juge qui se lève pour les accueillir, ainsi que ses assesseurs à qui il fait signe puis tout le monde s'assoient.

Dans le hall les gardiens jettent des regards chargés aux policiers, ils n'osent même pas défier Eliette, son pouvoir est considérable, tout le monde aime Eliette Zal, c'est le monde à l'envers car jusqu'à présent les policiers n'étaient jamais « aimés » !

Il en faut de peu qu'ils en viennent aux mains ; maintenant que la grosse porte du tribunal est fermée, les huissiers doivent intervenir, ils s'alignent tous entre les gardiens et les policiers. À l'intérieur, le juge, les assesseurs, les témoins, les accusés dans la salle d'audience n'ont aucune idée de ce qui se passe dans le hall. Jean s'en doute, d'un coup d'aile il chasse les ondes qui traversent la grosse porte en bois noir de la salle d'audience. Des passants qui avaient suivi le cortège entrent dans le hall et bizarrement c'est leur présence qui permet de rétablir l'ordre. Chacun reprend son rôle, chacun reprend sa place. Le chant policier est terminé, les gardiens ont mis leur vengeance dans leur poche, Jean ne perd rien à attendre avec sa troupe de marginaux et Eliette... Eh bien Eliette, on ne peut rien contre elle ! Alors on oublie... Momentanément car ces gardiens ont la dent dure.

À l'intérieur du tribunal, maintenant que Jean et sa troupe sont dans le saint

des saints, ils vont pouvoir exposer au juge Eden tous les sévices reçus depuis un an qu'ils ne se sont pas vus.

— Asseyez-vous dit le juge en s'asseyant lui-même en parfaite synchronisation avec ses assesseurs

— Juge Eden dit Jean, il se lève, juge Eden merci de nous recevoir. Nous savons votre probité, nous ne cherchons aucun mal, à personne, pourtant mes compagnons subissent des sévices.

— Redites ça Jean, sur un air de jazz, « subissent des sévices » c'est une chanson qui serait merveilleuse si elle n'était pas si mélancolique

— « Subissent des sévices » reprend en chœur la troupe de Jean qui se lève pour chanter, nous « subissons des sévices » scandent-ils et leurs voix sont mélodieuses, les assesseurs battent la mesure avec le marteau du juge qui sourit de bonheur.

Le chant s'élève et traverse les murs du tribunal. Devant la porte la foule qui a suivi et qui maintenant est au courant, grâce au média local, de cette intervention tribunalistique, se met également à reprendre cet air. Seuls les gardiens continuent d'alimenter leur rancune.

— Notez, dit enfin le juge au greffier, ces personnes ne doivent plus être importunées pour leurs accoutrements et leurs mœurs, tant qu'ils ne dérangent personne, personne ne doit se mêler de leurs agissements, ici nous sommes un tribunal responsable nous ne jugeons que les méfaits qui interviennent sur la vie d'autrui, qui font du mal si ce mot a encore une signification pour la presse, où sont-ils justement ?

Le Saverl sort de l'ombre. Depuis ce matin il est « planqué » sur un banc dans la salle d'audience. Et même si c'est la place dévolue à la presse il se croit invisible, mais Eliette l'a vu entrer, et même les gardiens, ce qui n'est pas si bon pour son pédigrée. Il note et renote et il va relater les faits, mais à sa sauce, voilà le problème. Ce soir il fera un rapport sans avoir remarqué que Lourdes s'est glissée dans la foule... On va bien rire, pensent-ils chacun de leurs côtés !

1 - 2

Dans le grand hall qui tient lieu de cantine aux employés de la compagnie, Mira et Lydia poursuivent la conversation qui les obsède.

— Tu ne peux pas avoir cet enfant dit Mira, tu en as déjà eu dix-huit. Tous sont partis ... Comment le justifier maintenant, on te l'enverra dans une autre galaxie, on te l'enverra si loin que tu ne le reverra jamais...

— C'est vital chérie, d'avoir des enfants et encore des enfants, répondait Lidya, c'est vital est-ce que tu comprends ce mot, -

— Regarde autour de toi, reprenait Mira, combien d'enfants ici viennent de loin, de très loin, ils sont des adultes à présent, mais d'où viennent-ils ?

En effet tous ces êtres qui jacassaient sans répit en absorbant leur repas dans cette vaste salle étaient souvent soit originaires soit revenus d'une très lointaine planète dont ils avaient à peine le souvenir pensaient les autorités. En réalité les souffrances étaient infinies...

Dans cette salle transformée en réfectoire pour le Comité, les êtres de toute la région pouvaient se croiser. C'était bien un des plus vastes édifices du pays. Pourtant il existait encore de tels lieux un peu partout dans les galaxies et tous étaient relégués au rang de salle commune, sorte de hall de gare dans lesquels les habitants se retrouvaient et pouvaient discuter tout à leur aise car ils étaient les seuls dénués de caméras de surveillance, plutôt de caméras enregistreuses des images et sons autrement dit de micros suffisamment performants pour capter les conversations. Le plafond s'élevait à plus de deux cent mètres et les voûtes étaient imperceptibles depuis le sol. Des oiseaux gris et noirs traversaient l'espace composé de divers mélanges chimiques de toutes couleurs en guise d'air. D'aériennes colonnes en métal soutenaient cette voûte quasi céleste.

Une lumière aux couleurs d'arc-en-ciel tombait de la voûte et se diluait à mesure qu'elle se rapprochait des êtres qui la respiraient et l'absorbaient pour y puiser des forces.

— Vital, c'est un concept très réac ma belle, rétorquait Mira.

Elle suivait des yeux une volute jaune suivie de trois oiseaux noirs. La volute de gaz nutritif tournait en spirale autour d'une des colonnes et se reflétait dans les yeux de Mira. Lydia regardait dans le vide avec une expression d'indifférence, Mira avait pourtant eu neuf enfants, pourquoi cherchait-elle à censurer son amie ? Elles n'avaient pas abordé ce sujet depuis très longtemps, à vrai dire depuis le deuxième enfant de Mira, qui avait été « déporté », oui c'est bien le mot, sur Egon, une planète hostile, très éloignée des deux soleils, et de

laquelle les jeunes gens ne revenaient que rarement. Mira n'aimait pas que l'on parle d'enfants à venir, trop consciente de l'arbitraire avec lequel le moindre rejeton était traité.

Avoir des enfants était une occupation comme une autre, il fallait peupler les galaxies et tous les moyens étaient bons. Les deux amies travaillaient, si on peut appeler travailler juste être là, pour cette compagnie tentaculaire. L'une comme médecin et l'autre comme surveillante de haut grade, Mira, dont la tâche essentielle consistait à faire le marquages des enfants qui seraient envoyés aux quatre coins du monde à peine sevrés, ou leur retour... Pourtant cette tâche ne rebutait pas tant qu'il pourrait y faire croire. Ces deux femmes avaient déjà mis au monde beaucoup d'enfants nés de leurs ventres, qu'étaient-ils devenus ? aucun n'était resté avec sa mère, aussi procréer et procréer pouvait constituer un cataplasme sur l'aura de ces êtres formatés. Un jour peut-être reverraient elles une de leurs progénitures... Ou bien mourraient-elles sans jamais avoir de nouvelles ?

L'heure était passée. Elles se levèrent et se dispersèrent dans le tohu-bohu général.

À l'autre bout de la salle Fééme, était postée comme à son habitude, mais persuadée qu'elle était invisible, entre deux des colonnes gigantesques, derrière un petit meuble qui ne la dissimulait qu'à ses yeux intérieurs. Sa raison d'être c'était observer, surveiller et surtout si possible emmerder le monde, la caméra humaine...

— Bah v'là qu'elle paie maintenant... se dit-elle en observant Mira

Elle venait de l'apercevoir qui se dirigeait vers les sœurs Bambara, les cinq caissières qui faisaient office de douanières. Car pour bien se représenter le décor dans lequel cette action évolue il faut aussi considérer les cerbères qui jalonnent l'espace. Si l'impression que les usagers pouvaient avoir de n'y être pas trop surveillés en revanche les permanents comme Fééme et les Bambara par exemple remplaçaient les caméras absentes, au moins visiblement, en mouchards et en douaniers maintenant un ordre aléatoire.

Non Mira ne venait pas « payer ». Ce n'était pas nécessaire, le simple fait de venir partager un moment dans cet endroit était gratuit, y manger pouvait représenter un décompte mais il n'était pas nécessaire de le faire enregistrer, les sœurs Bambara y veillaient. Cinq sœurs venues de bien loin et toujours assises à la même place chaque jour, chaque lever de soleil habitaient toutes les cinq non loin de ce lieu surréaliste qui les faisait vivre, pour elles c'était l'aubaine, pour